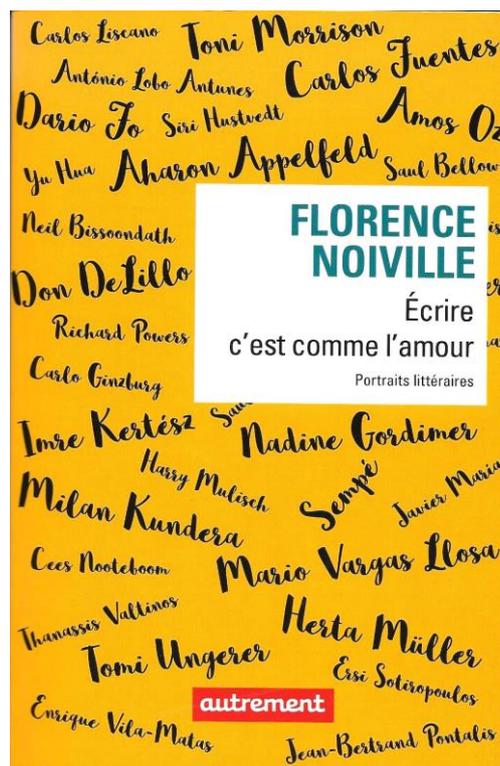


Florence Noiville, *Écrire c'est comme l'amour : portraits littéraires*, éd. Autrement, 2016



QUATRIÈME DE COUVERTURE

« Écrire c'est comme l'amour. Cette étrange formule, c'est l'écrivain portugais António Lobo Antunes qui l'a eue un jour – un jour qu'il était de fort méchante humeur. »

Depuis vingt ans, la journaliste et romancière Florence Noiville sillonne le monde à la rencontre des plus grands écrivains contemporains. En 29 portraits – drôles, émouvants, inattendus, profonds –, elle nous invite à partager un moment unique en compagnie de ces géants de la littérature.

« À lire absolument pour entrer dans l'intimité des plus grands écrivains du XXe siècle. »

The National

« Expression parfaite de l'art de l'interview, ces portraits raviront les amateurs de littérature comme ceux qui aiment les histoires de vies. »

Goodreads

TABLE DES MATIÈRES

Préface

- NADINE GORDIMER** - L'« Africaine blanche »
CARLOS FUENTES - L'Iberindien
SAUL BELLOW - L'ermite du Vermont
THANASSIS VALTINOS - Valtinos en substance
HARRY MULISCH - Les « zones trop dangereuses »
CARLO GINZBURG - « Je préfère faire confiance au réel »
JEAN-BERTRAND PONTALIS - « On est fait de mille autres »
CEES NOOTEBOOM - Le magnétisme des pierres
CARLOS LISCANO - La littérature née du cachot
MARIO YARGAS LLOSA (I) - « Je n'accepte pas que la littérature soit un amusement »
NEIL BISSOONDATH - « Réfléchir aux secrets que l'on porte »
JAVIER MARIAS - « Nous avons tous expérimenté la trahison »
DON DELILLO - « La fiction aide à voir. Et à s'interroger »
IMRE KERTÉSZ - Le pari de la vie
YU HUA - Les dix portes de la Chine
MILAN KUNDERA - C'est l'œuvre qui parle
AHARON APPELFELD - Le sommeil qui sauve
SEMPÉ - « La nostalgie me fait rire »
ENRIQUE VILA-MATAS - Conscience comique
TOMI UNGERER - Vieux brigand
MARIO YARGAS LLOSA (II) - Guérisseur public
HERTA MÜLLER - Écrire aux ciseaux
TONI MORRISON - « Sans l'écriture, je suis à la dérive »
AMOS OZ - Le mocassin d'Oz
RICHARD POWERS - Richie-la-Science
ANTÓNIO LOBO ANTUNES - La splendeur du grognon
SIRI HUSTVEDT - Sensationnelle
ERSI SOTIROPOULOS - Les yeux ouverts
DARIO FO - En mouvement perpétuel

Biographie de l'auteur

Du même auteur

*En gras,
les auteurs
que nous
avons lus
dans le groupe
(13 sur 28)*

PRÉFACE

« Écrire c'est comme l'amour. » Cette étrange formule, c'est l'écrivain portugais Antonio Lobo Antunes qui l'a eue un jour – un jour qu'il était de fort méchante humeur. Comme je l'interrogeais sur l'acte d'écrire, il a paru agacé et a lâché cette drôle d'ellipse : « *Oh écrire... Écrire c'est comme l'amour...* » Il pensait sans doute éluder la question mais n'a fait qu'aiguïser ma curiosité. Comme l'amour, que voulait-il dire ? Passionnel, pulsionnel, sensible, sensuel, érotique, ardent, brûlant, voluptueux, fragile, irrationnel, fou, mental et sentimental ? Physique et métaphysique ? Il a dû percevoir ma perplexité. Il a soupiré et ajouté avec impatience : « *On le fait, c'est tout.* » Ce qui signifiait : il ne vous viendrait pas à l'idée de me demander pourquoi je fais l'amour. Alors pourquoi me casser les pieds avec l'écriture ?

Parce que c'est tout de même un sujet difficile à éviter lorsqu'on brosse le portrait d'un(e) écrivain(e). Surtout lorsque ce portrait n'est ni factuel ni « people » mais qu'il cherche plutôt à éclairer l'émotion première – angoisse, déchirement, frustration, interrogation, colère, fantasme... –, bref, l'obsession qui constitue la force motrice de tout processus créatif, cette force autour de laquelle se noue le dialogue entre l'homme et l'œuvre, et à laquelle tout artiste revient toujours. Un jour, à Londres, j'évoquais ce « moteur » avec le romancier anglais Graham Swift. « *Je me le représente comme un noyau, une boule que chacun porterait là* », lui disais-je en désignant un endroit du ventre. Il a semblé surpris. « *Là ? Pourquoi pas là ou là ?* » a-t-il demandé en touchant sa poitrine puis son front. Sur le moment, je n'ai pas su quoi répondre. Mais plus tard, la psychanalyste Lydia Flem m'a parlé de ce que, dans l'art ancien du qi gong, les Chinois appellent « *tan tien* », un centre, une sphère située en un lieu protégé par le sacrum, l'os sacré. « *Entre secret et sacré, ce que tu cherches n'est autre que ce qui anime tous les artistes, le cœur vital* », a-t-elle conclu. Lobo Antunes n'avait pas tort. Encore une histoire de cœur.

Évidemment, ça ne marche pas toujours. Il m'arrive souvent de rentrer au journal bredouille. Au départ, je ne suis d'ailleurs aucunement « équipée » pour aller sonder le cœur vital des écrivains. A la fin des années 1980, après une formation en management puis en sciences politiques, je suis devenue analyste financier dans une grande entreprise américaine basée à Minneapolis, dans le Minnesota. C'est dire si je viens de loin. Un jour pourtant, j'en ai eu assez des bilans, des comptes d'exploitation et des plans stratégiques à moyen ou long terme. Allais-je enfin oser me tourner vers ce qui m'intéressait vraiment ? M'avouer à moi-même que je voulais écrire – et même, comble du narcissisme, devenir écrivain ?

Il aurait peut-être suffi de « le faire », c'est tout. Mais à l'époque, je ne connaissais pas Lobo Antunes et j'ai opté pour une stratégie prudente, une stratégie des petits pas. Je suis entrée dans la presse. Le journalisme littéraire me semblait un excellent marchepied pour accéder au saint des saints. « Que savez-vous faire ? » m'a-t-on demandé lorsque j'ai frappé à la porte du service littéraire du *Monde*. « Des bilans, des comptes d'exploitation, des plans stratégiques à moyen ou long terme... », ai-je pensé. « Et aussi des ratios, des résultats nets, des marges brutes d'autofinancement... » Mais comme ce genre de réponse aurait fait s'esclaffer la rédaction, j'ai marmonné quelque chose d'inaudible, regardé mon interlocuteur en face et me suis tue. Quelques mois plus tard, mon salaire était divisé par deux, mais j'étais embauchée.

Comme je ne savais rien faire, on m'a plus ou moins affectée aux rencontres. Je mettais les bouchées doubles pour rattraper mon retard, je travaillais, je faisais des fiches, je lisais tout, mais j'avais des lacunes. Je me rappelle le jour où il fut question de m'envoyer à Buenos Aires interviewer Adolfo Bioy Casares. Je ne savais pas alors qui était l'auteur de *L'Invention de Morel*, et cela ne me faisait guère plus d'effet que s'il avait fallu interroger le tenancier du bistrot en bas de la rue... Pourtant, une fois au pied du mur, lorsque je me trouvais face à l'écrivain, j'étais toujours envahie par la timidité. Toutes les questions qui me venaient à l'esprit me paraissaient stupides ou dérisoires. Le plus souvent, je me taisais. J'ai remarqué que nombre d'interviewers détestent le silence. Comme la nature qui a horreur du vide, ils se sentent obligés de combler les blancs. Pour ma part, j'étais tellement mal à l'aise que je laissais ces blancs s'étirer à l'infini. Comme des pages vierges. C'est sans doute ce qui a été ma chance, au début. N'être qu'une oreille. Et arriver en tendant les deux, l'oreille et la page blanche.

Avec le temps, on m'a confié de plus en plus de grands auteurs. Quelle légitimité avais-je, moi, l'ex-analyste financier, pour aller tirer le portrait de Saul Bellow ou de Nadine Gordimer ? La même sans doute que Gisèle Freund se détachant de ses écrivains pour photographier le Palais Brongniart... J'avais fini d'ailleurs par ne plus me poser la question. Même chose pour la « justesse » du résultat. Mon portrait était ma lecture du modèle, c'est tout. Un jour, en rentrant de l'aéroport, alors que je fouillais et refouillais ma valise, que j'avais dix fois retourné mon sac à main, et secoué mes livres dans tous les sens, j'ai dû accepter l'horreur absolue : j'avais perdu mes notes. Rien à faire, il ne me restait plus qu'à écrire ce papier de mémoire, à reconstituer le sens des dialogues, à prendre, plus que jamais, le risque d'y projeter ma propre subjectivité. Quelques jours après la parution de l'article, j'ai reçu un message enthousiaste de mon écrivain : jamais il ne s'était si bien reconnu dans un portrait ! Cela a fini de balayer mes doutes. Désormais, si le modèle se retrouve dans mes lignes, tant mieux. Aux autres, j'ai envie de dire que le portrait n'est pas une photographie textuelle. Je pense toujours à l'anecdote de Picasso et de Gertrude Stein. Le tableau avait été particulièrement difficile à peindre. Il avait fallu une centaine de séances de pose pour tenter de saisir la personnalité de l'écrivaine américaine. Picasso avait finalement opté pour un masque abstrait comme dans *Les Demoiselles d'Avignon*. Personne n'aimait le portrait. On disait à Picasso qu'il ne ressemblait en rien à Gertrude Stein. À la fin, Picasso répondait : « *Vous verrez, c'est elle qui finira par lui ressembler !* »

Pour que cette rencontre-expérience puisse avoir lieu, je demande à voir l'auteur chez lui. Dans son cadre. Son atelier de fabrication. Même les plus réfractaires ont dû s'y résoudre. Imre Kertész avait fini par délaisser son cher hôtel Kempinski, à Berlin, au coin du feu, pour m'ouvrir la porte de son appartement près du Kurfürstendamm. Cees Nooteboom, entre deux voyages, a bien voulu se laisser attraper, tel un papillon, dans sa maison cachée de Minorque. Et Saul Bellow dans celle qui se dissimulait au bout d'une route de terre cahotante dans les bois du Vermont. Parmi les rares qui ont réussi à s'y soustraire, il y a Ian McEwan. C'était en 1997 et *Le Monde* m'avait envoyée le rencontrer à Oxford où il vivait alors. J'ai patienté longtemps devant chez lui. Je revois cette porte laquée avec sa glycine romantique et sa sonnette sur laquelle je m'escrimais. Rien à faire. McEwan n'était pas là. Avait-il oublié notre rendez-vous ? Ou préféré le fuir ? Son agent a fini par retrouver sa trace à Londres et l'interview s'est faite d'une façon surréaliste, depuis une vieille cabine téléphonique rouge devant sa maison... vide. Interviewer quelqu'un qui n'est pas là. La scène aurait pu figurer dans *Sous les draps*, le recueil de nouvelles qu'il publiait alors. Il y a dans chacune un zeste de perversité, la menace planante d'un danger caché. Il eût suffi que la maison ne soit pas vraiment vide, qu'un froissement de rideau trahisse une présence rôdant et préméditant le pire et... oui, cela aurait fourni un excellent point de départ à une nouvelle gothique de Ian McEwan.

En général pourtant, les portes s'ouvrent. Elles s'ouvrent sur des décors, des objets, des bureaux, des bibliothèques... qui « parlent » presque autant que leurs propriétaires. L'inconvénient du cadre domestique, c'est quand le mari ou l'épouse s'en mêle (Mme Lodge proposant de répondre pour son mari devenu sourd et puis, sans attendre ma réponse, développant longuement la question des prothèses auditives – « *Au fait, comment dites-vous hearing aids, en français ?* » – et n'en finissant plus sur le sujet). Certains auteurs eux-mêmes, voulant montrer qu'ils parlent français, se lancent dans la description de leur résidence secondaire en Dordogne. Quoi qu'il en soit, les plus difficiles restent ceux qui foncent tête baissée dans les anecdotes mille fois rabâchées et n'en décollent plus. Pas de recette, alors. J'essaie de m'en tenir à ce qui m'avait plutôt réussi au début, regarder dans les yeux, se taire, laisser les blancs s'étirer, attendre. C'est bien le diable si l'écrivain(e) ne finit pas par lâcher un mot, quelque chose de différent, d'incongru ou de bizarre, qui me mettra sur la piste de ce qui lui tient véritablement à cœur. Le langage non verbal fournit des indices. Les gestes qui deviennent plus lents, les doigts qui se figent, la voix qui change de grain, les lèvres qui frémissent... Il y aurait beaucoup à dire sur le corps et l'écrit. On s'approche alors, pas à pas. Comme du terrier d'un petit animal qu'on voudrait capturer de ses mains.

Parfois, c'est à la dernière minute, dans les derniers mots, ou lorsque la porte se referme que l'inattendu surgit. Ce fut le cas avec Herta Müller, à Berlin. Il ne s'était rien passé, rien dit lorsqu'au moment de prendre congé, j'ai eu cette phrase banale : « *Mais pour quelqu'un comme vous qui a toujours voulu écrire...* » Elle m'a interrompue : « *Pourquoi dites-vous que j'ai toujours voulu écrire ?* » Je l'ai interrogée des yeux. « *Après l'usine, je voulais devenir coiffeuse. Mais c'était impossible.* » Dans la Roumanie de Ceausescu, les salons de coiffure intéressaient beaucoup trop les services secrets, dit-elle. « *Ce sont des lieux d'influence, on y connaît tout de la vie des gens.* » Déjà dans le collimateur de la Securitate, l'activiste qu'elle était a vite été dissuadée de faire de la coiffure. Beaucoup de ses livres néanmoins montrent une obsession pour les ciseaux, les rasoirs, les sécateurs... Partout des lames viennent couper ou trouser la texture de sa prose. L'une des activités préférées d'Herta Müller est d'ailleurs le poème-collage. Découper des mots, une coupe bien nette, puis les aligner et les sécher...

Après la rencontre, je continue sur mon lit – ma « factory » à moi – où, un peu comme Warhol, je choisis une couleur dominante. Ce sera le fond du portrait, sa ligne directrice. Il peut s'agir d'un détail, d'une attitude, d'un fil tiré dans l'actualité – la peur des voyages en avion chez Mario Vargas Llosa, la haine des photos chez Milan Kundera, l'abandon de la mère et la solitude de la « boarding school » pour John le Carré. Si ce point de départ fonctionne bien, c'est un révélateur – au sens photographique du terme. Pour chaque écrivain, il trace un chemin secret qui nous ramène à la littérature. On part des livres, on passe par l'homme et on revient à ses livres. Dans *Mr Gwyn*, l'Italien Alessandro Baricco décrit un romancier las de son métier de romancier qui décide de changer de vie et d'écrire des portraits. Gwyn veut se faire copiste. « *Copiste de gens.* » Il dit que cette activité peut se donner pour but de « *reconduire quelqu'un chez lui* ». « *Il n'avait jamais imaginé qu'un portrait puisse être une manière de "reconduire quelqu'un chez lui". Il avait toujours cru que c'était le contraire, on faisait des portraits pour afficher une identité et la vendre comme vraie évidemment.* »

Qu'est-ce que Mr Gwyn entend par « *reconduire quelqu'un chez lui* » ? Lui-même ne le sait pas exactement. Et moi encore moins. Ma seule certitude c'est que, ce jour-là, avec Antonio Lobo Antunes, cela ne s'est pas produit. Non seulement je ne l'ai (re)conduit nulle part, mais c'est lui qui m'a renvoyée dans mes buts. Ce grognon magnifique était-il trop mal luné ? M'y suis-je mal prise ? Même le terrain fertile de la psychiatrie, son premier métier, n'a rien donné. Je le vois encore, haussant les épaules : « *Une crise de délire c'est comme une grippe.* » Je l'ai relancé sur la piste de l'écriture. « *Écrire c'est comme l'amour* » ? Mais cela aussi fut un échec. Il m'a regardée sans sourire. « *Non, a-t-il finalement ajouté. Ce n'est pas vrai... Il y a plus de plaisir dans l'amour.* » Puis il m'a fixée de ses yeux bleus. Des yeux bleus tranchants qui semblaient tout à fait dire le contraire.

Florence Noiville, juin 2016